La magicienne est morte

Al-Jumhuriya, 16 août 1954.

Je ne sais si beaucoup d'Égyptiens la connaissent, ou si seul un cercle particulier parmi eux la connaît — ceux qui portent un intérêt sincère à la littérature élevée, et qui suivent la production littéraire française avec quelque chose de cette passion qui n'est donnée qu'à ceux que la beauté de l'art enchante en elle-même, non pour telle ou telle utilité qu'elle procure, ni pour tel ou tel but qu'elle sert, mais pour elle-même, comme la beauté pure où l'âme trouve satisfaction et plaisir, même si elle s'irrite de certains de ses détails.

Je ne sais si beaucoup d'Égyptiens la connaissent, mais je sais que tous les Français l'admirent et estiment son influence sur leur vie littéraire, et la considèrent comme l'une des plus accomplies de leurs écrivains à cette époque moderne, et vont plus loin encore, jusqu'à estimer qu'elle a affiné la prose française et l'a élevée à un rang que peu de leurs écrivains les plus brillants ont atteint.

Je sais aussi que sa voix littéraire a franchi les frontières de sa patrie depuis très longtemps déjà, si bien qu'elle est devenue l'un des grands noms de la littérature mondiale en ce siècle, et je crois que beaucoup de ses œuvres ont été traduites dans les grandes langues vivantes, bien que je ne me souvienne pas avoir vu de traduction de l'une de ses œuvres dans notre propre langue arabe.

Voici Colette, dont les journaux italiens nous ont transmis l'avis de décès il y a deux jours, et dont les journaux français, parvenus à nous aujourd'hui, nous parlent longuement de sa vie riche, agitée, merveilleuse et bouleversante.

Cette écrivaine avait pris le chemin de la gloire littéraire dès la fin du siècle dernier, avant même d'avoir atteint vingt-cinq ans, et n'a cessé de produire, éblouissant et enchantant par son œuvre, jusqu'à ce que la mort la saisît après qu'elle eut dépassé quatre-vingts ans ; elle avait ainsi passé plus d'un demi-siècle à produire une littérature élevée, menant des combats étranges dans une vie agitée, chargée de grands événements, pleine de ce qui plaît et de ce qui irrite, de ce qui réjouit et de ce qui attriste.

Et que penser d'une jeune fille qui grandit dans un village de Bourgogne, et qui, à peine capable de raisonner, se familiarise avec la nature, s'en épris, et s'en trouve presque à chanter en elle ? Elle est passionnée des forêts, éprise des jardins, éperdue devant tout ce qui, dans les paysages de la nature, étonne et émerveille ; et elle ne s'attache pas à la nature comme les jeunes filles de son âge, qui en font un divertissement et un jouet, mais elle s'y attache d'une passion particulière : elle veut l'éprouver, atteindre ses profondeurs et ses vérités, se fondre en elle, en devenir une part ; et elle aime par-dessus tout la solitude auprès de cette nature, parlant au fond d'elle-même à ses arbres, à ses fleurs, à ses fruits, à son herbe, et à ses animaux sauvages ou domestiqués.

Elle vit au milieu de tout cela comme l'enfant vit parmi les siens et ses jouets, prodiguant à tout cela, de son propre fond, ce qu'elle a de meilleur en vie, en sensation, en sentiment, et tirant de tout cela, pour elle-même, ce qu'il a de meilleur en beauté, en splendeur, et en cette vie libre, dégagée, fougueuse, qui n'aime ni l'ordre ni la contrainte.

Et lorsqu'on l'envoya à l'école, l'étude ne la détourna pas de sa bien-aimée, la nature ; l'école devint plutôt elle-même une part de cette nature, car elle observait ses camarades et ses maîtresses comme elle observait les arbres, les fruits et les fleurs ; et elle n'avait pas encore passé vingt ans qu'un jeune écrivain insolent de Paris vint rendre visite à sa famille et la séduisit d'amour. Et il est fort probable qu'elle l'aima de cette même manière dont elle avait l'habitude d'aimer les arbres, les fleurs et les fruits.

Et l'important est qu'elle s'en épris et devint son épouse, et s'installa avec lui à Paris, et c'est comme si elle l'avait charmé par les récits qu'elle lui faisait de sa vie naissante à l'école, si bien qu'il lui demanda d'écrire ces récits afin de les examiner ensuite ; elle le fit, et le mari examina ce qu'elle avait consigné dans son cahier de ses propres propos, sans y prêter attention d'abord, puis y revint après un an et quelques mois, en fut satisfait, les corrigea, et les porta à l'éditeur ; parut alors le premier livre auquel cette jeune femme eut part, et il n'eut pas plus tôt paru que Paris en fut séduite, puis la France en fut séduite, et il devint le premier volume d'une série qui parut tout entière, dépeignant la vie de Colette à l'école, dans sa famille, et dans sa vie conjugale, et cette série devint l'un des livres les plus répandus du début de ce siècle.

L'homme de lettres distingué la lit et y voit les signes annonciateurs d'une excellence et d'un renouveau ; le Français moyen — et la Française moyenne en particulier — la lit et y voit un miroir de lui-même, de ses penchants et de ses passions, et des replis cachés de sa conscience qu'il ose à peine révéler ou même murmurer, et il y voit encore un miroir de sa patrie et de sa nature enchanteresse qui captive les cœurs et les êtres aimés.

Le siècle avait à peine atteint sa sixième année que l'écrivaine se lassa de son mari, et le divorce survint entre eux, lui ouvrant les portes d'une vie étrange et d'aventures sans fin ; car cette femme, qui avait à peine dépassé la trentaine, était fougueuse de nature, se laissant aller à son propre naturel, fière de sa force et de sa capacité de lutte, indifférente à l'opinion des gens sur elle ou à ce qu'ils en disaient, incapable de céder à rien d'autre qu'à son propre jugement sur les gens et les choses. Et elle se laissait, en même temps, aller à son propre naturel, laissant libre cours à ses instincts face à la vie, en prenant ce qu'elle aimait et en laissant ce qu'elle n'aimait pas, sans autre mesure que son propre goût, son propre jugement, et ce qu'elle y trouvait de plaisir ou de peine, de satisfaction ou de dépit, d'attrait ou d'aversion.

Et elle avait besoin de vivre ; pourquoi donc n'aurait-elle pas gagné sa vie de la manière qu'elle aimait ? Et la voilà danseuse dans les salles de danse de Paris, et son attachement à la danse lui permit d'y faire preuve d'invention, et elle ne cessait de se renouveler et d'innover, ne se contentant pas de danser, mais inventant en cela des genres et des formes nouvelles ; et lorsqu'elle se lassa de la danse, ou qu'elle en eut tiré ce qui lui suffisait, elle se tourna vers le théâtre et joua les pièces d'autrui, ce qui lui permit de maîtriser les finesses de l'art dramatique, jusqu'à devenir un jour auteure de récits dramatiques, interprétant elle-même les personnages qu'elle inventait.

Et lorsqu'elle eut pris sa part de cette vie agitée, elle devint journaliste, assistant aux séances du Parlement et les dépeignant avec le plus grand art, et dirigea la rubrique de fiction d'un des grands journaux parisiens ; puis elle inclina vers la vie de famille et prit pour elle-même un époux parmi les personnages éminents de la vie française, puis poursuivit cette vie agitée et impétueuse, mais néanmoins ordonnée, car elle convenait à la nature, au tempérament et au goût de l'écrivaine. Et durant tout cela, son œuvre ne cessa jamais, et à peine un an ou deux s'écoulaient-ils sans qu'apparût un livre d'elle qui remplissait les âmes d'admiration pour elle, d'amour pour elle, et de satisfaction pour son art,

jusqu'à ce qu'elle devînt un jour membre de l'Académie littéraire belge, occupant le siège de la grande poétesse française Anna de Noailles.

Et peu d'années après ce succès, elle devint membre de l'académie Goncourt à Paris, puis présidente de cette académie, tandis que son œuvre littéraire se poursuivait sans cesse, sans qu'aucune faiblesse, aucune langueur, aucun déclin ne l'atteignît ; et elle devint une source d'inspiration pour la musique, puisque Maurice Ravel composa la musique de l'une de ses histoires jouée à l'Opéra-Comique ; elle inspira le théâtre pur, et ses histoires furent jouées dans les divers théâtres de Paris ; elle inspira le cinéma, et certaines de ses histoires furent portées à l'écran dans des films qui connurent le plus grand succès. Et après tout cela, elle demeura installée sur le trône du roman, y ayant atteint la maîtrise la plus extrême à laquelle un écrivain puisse parvenir, installée sur le trône de la prose française, qu'elle avait perfectionnée et dans laquelle elle s'était distinguée jusqu'à devenir la quatrième de quatre que les Français considèrent comme les maîtres de la prose française moderne : André Gide, Paul Valéry, Claudel et Colette.

Et elle était peut-être, par son art, la plus proche d'André Gide ; car elle s'était, comme lui, laissée aller à son propre naturel, d'abord dans la vie, puis dans l'expression de cette vie, sans se soucier du dépit ou de l'approbation des gens à l'égard de sa conduite, tout comme André Gide ne se souciait de rien de tout cela, tandis que Claudel se retenait en vertu de son christianisme, et que Valéry se retenait en vertu de sa philosophie rigoureuse.

Et ce qui est étrange dans le cas de Colette et d'André Gide, c'est qu'ils ne se sont souciés en aucune manière des conventions sociales, des traditions héritées, ni des usages habituels, et ne se sont soumis qu'à une seule autorité, qu'ils n'ont jamais cherché à contredire ni à transgresser les lois : l'autorité de l'art. Tous deux étaient des autorités en matière de langue, comme leurs deux pairs, et tous deux étaient extrêmement soucieux de la pureté du style, de sa solidité, de sa précision et de sa finesse, et des règles qu'avait tracées l'ancienne littérature française, comme leurs deux pairs également ; et tous deux, par-delà cela, étaient libres jusqu'aux limites extrêmes de la liberté d'expression : décrivant des vérités et des détails de la vie que la littérature classique dédaignait de décrire, et dépeignant des questions d'instincts, de passions et de penchants que la littérature française classique se refusait à dépeindre.

Et ce qui est étrange, pourtant, c'est que cette liberté, vaste aux limites extrêmes de l'ampleur, profonde aux limites extrêmes de la profondeur, n'a jamais rabaissé l'un ni l'autre au-dessous des fondements de la littérature élevée, mais leur a ouvert, à tous deux, des horizons et des domaines que la littérature élevée n'avait pas atteints, car chacun d'eux a étendu le domaine de la littérature sur des formes de sentiment, de penchant, de passion et de sensation que la littérature répugnait à approcher, et chacun d'eux, pour cette raison même, s'est imposé aux gens par nécessité, de sorte que les gens se sont mis à lire les œuvres de Gide et les œuvres de Colette malgré leur vive aversion pour la vie de Gide et de Colette. Dites de cette aversion ce que vous voudrez : dites qu'elle était sincère chez les hommes de gravité et de rigueur sociale, et chez les hommes de foi et de rigueur religieuse ; et dites qu'elle était fausse et hypocrite chez ceux qui ne font que simuler gravité et religion.

Mais ce qui est certain, c'est que ces deux écrivains ont ravi l'admiration des adversaires comme des amis, et ont conquis cette admiration de haute lutte ; ils l'ont imposée aux âmes par la pureté de leur art, la beauté de leur éclat, la sincérité de leur ton, et la préférence qu'ils donnaient à la liberté artistique sur toute autre chose. Il n'est donc pas étonnant que le peuple français ait été bouleversé par la mort d'André Gide, bien que ce même peuple français se soit souvent lassé d'André Gide et de sa liberté dans la parole comme dans la conduite ; et il n'est pas étonnant non plus que le peuple français s'afflige de la mort de Colette, bien que ce même peuple français se soit souvent lassé de cette vie agitée qui a produit l'œuvre de Colette.

Et les journaux français nous apprennent que divers groupes de Français, de toutes classes et de tous rangs, se sont mis à se rassembler autour de la maison où repose le corps de Colette depuis que la mort l'a saisie. Gide était d'éducation protestante, et ne s'est jamais soucié que les hommes d'Église l'approuvent ou le désapprouvent ; Colette était d'éducation catholique, et ne s'est jamais souciée non plus que les hommes d'Église l'approuvent ou la désapprouvent ; mais sa famille, semble-t-il, tient à respecter les usages catholiques pour son inhumation. Et les journaux français nous apprennent que des négociations sont en cours et que des démarches sont entreprises pour que la famille obtienne de l'Église la permission d'inhumer Colette selon les rites chrétiens catholiques.

Deux choses surtout méritent d'être relevées quand on lit l'avis de décès de Colette. La première : que cette écrivaine fut peut-être la plus

grande écrivaine française, malgré le grand nombre de femmes et d'écrivaines supérieures dans la littérature française depuis le dix-septième siècle, et qu'elle dut sa gloire à l'art seul ; elle n'était pas d'une famille noble, et n'avait aucune part dans la politique comme ce fut le cas pour beaucoup de femmes remarquables avant la Révolution française et durant le siècle dernier, mais c'est sa nature riche, libre et exceptionnelle, sa sincérité à se peindre elle-même et à peindre les gens et les choses autour d'elle, et son attachement aux fondements traditionnels de la littérature française, qui sont, toutes ces qualités réunies, ce qui a valu à Colette cette gloire littéraire qu'aucune autre Française n'a connue. Et cette année même, on avait célébré la brillante écrivaine française du siècle dernier, George Sand, pour le siècle et demi écoulé depuis sa naissance, et l'on célèbre maintenant le déclin de cette étoile française radieuse qui a rempli la vie littéraire française de beauté et de lumière en ce siècle.

La seconde chose est que, de ces quatre que je viens de mentionner, et que les Français considèrent comme les maîtres de leur littérature moderne, trois sont désormais morts : le premier fut Paul Valéry, la troisième fut Colette, et il ne reste plus que le poète et génial écrivain Paul Claudel. Et il est étrange que chacun de ces quatre ait exercé sur la vie française une influence des plus grandes et des plus profondes, mais qu'aucun d'eux n'ait laissé de disciple poursuivant sa voie, préservant sa manière, et gardant sa méthode artistique de l'oubli. André Gide fut peut-être le plus favorisé d'entre eux, car parmi les Français qui approchent de la vieillesse, certains écrivent selon sa manière et s'attachent à sa méthode artistique ; mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que la mort de ces trois maîtres est un appauvrissement grave pour la littérature française contemporaine.

Et combien de fois le Français qui cherche aujourd'hui une nourriture pour son esprit et un plaisir pour son goût se tourne-t-il vers les autres nations : vers les écrivains américains, ou les Anglais et les Italiens, ou les écrivains du nord de l'Europe, ou les écrivains allemands — parce qu'ils ne trouvent, ou trouvent à peine, dans la production littéraire purement française, de quoi lire ; mais les Français ont un avantage qui leur permet de chercher le plaisir artistique dans les littératures étrangères lorsqu'ils ne le trouvent pas dans leur propre littérature nationale, à savoir leur souci de la traduction, et leur empressement à en multiplier les productions, autant que les moyens de publication le leur permettent. Et qui sait si la crise avérée dont souffre la

littérature française ces dernières années n'est qu'un chapitre parmi les chapitres de la crise globale dont souffre la France dans toute sa vie depuis que les désastres de la dernière guerre mondiale l'ont frappée ; et peut-être cette crise globale n'est-elle qu'une de ces longues et pesantes nuits qui, de temps à autre, enveloppent la vie des nations, et dont l'aube ne tarde jamais à dissiper les ténèbres ? Et qui sait si la femme française, dans la seconde moitié de ce siècle, trouvera une écrivaine qui influence la littérature française, voire la littérature mondiale, comme l'a fait cette écrivaine enchanteresse qui, depuis aujourd'hui, se dérobe dans sa tombe ?